



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.com

Témoins / Témoignages

Témoins, chez Orizons, s'ouvre au récit d'une expérience personnelle lorsqu'elle libère, au-delà de l'engagement moral et psychologique du sujet, des perspectives plus larges. S'il est vrai que chaque individu est un maillon indispensable à tel ensemble, les faits qu'il relate recouvrent tantôt un réel sociologique ou historique, tantôt une somme de détails grâce auxquels un *document* naît — en somme un acte personnel profitable au plus grand nombre. Ladite expérience renseigne et conduit, par ce qu'elle implique, à la réflexion. Biographie d'untel ou récit contracté d'un événement qui a dynamisé, voire transformé la vie de tel autre, geste d'une initiation collective parfois, sinon même miroir des nations prises sous le flash d'un œil par essence subjectif, *Témoins* dit et dira les hommes de toutes obédiences.

ISBN : 978-2-336-29862-7

© Orizons, Paris, 2014

Les fruits de la Hogra

préface de Salem Bouazizi

Dans la même collection

Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008.

Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008.

Chochana Meyer, *Un juif chrétien ?*, 2008.

David Mendelsohn, *Millau, terre d'accueil des Juifs*, 2010.

François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010.

Olivier Larizza, *Couleur Mirabelle*, 2011.

Michel Arouimi, *Françoise Hardy : pour un public majeur*, 2012.

Paul Heutching, *Le bourreau a tué trois fois, réflexions sur des siècles de traites négrières*, 2012.

Michel Arouimi, *Françoise Hardy ; pour un public majeur*, 2012.

Olivier Larizza, *Le Tour de France dans tous ses états !*, 2013.

Ittamar Ben-Avi, *L'Enclave*, 2014.

Laurent Bayart, *Chroniques du tour de France*, 2014.

Françoise Maffre Castellani, *Marta Hillers. Un scandale*, 2014.

Hassna Aalouach-Belkanichi

Les fruits de la Hogra

préface de Salem Bouazizi

 rizons

2014

À mes parents, mes repères.

Leur culture de nomades sahraouis, ils me l'ont communiquée. Je leur dois tout : et d'abord l'inconditionnelle passion de la liberté ;

À Malik, mon âme-sœur ;

À Mohamed-Salem, ma force.

Je remercie toute ma famille, mes proches et Hind Meddeb, mon ange gardien.

Préface

Un homme, Mohamed Bouazizi, jeune vendeur ambulancier au chômage, s'est immolé par le feu le 17 décembre 2010, dans le village de Sidi Bouzid, pour dénoncer l'injustice et la corruption en Tunisie.

Son geste fut un extraordinaire détonateur : la révolution arabe, toujours à l'œuvre, en est partie. Cet anonyme est ainsi entré dans l'Histoire.

L'écrasante dictature d'une minorité fut rattrapée par le grondement de tout un peuple. Ce dernier sonna le glas de vingt-quatre années d'arbitraire, d'injustice, de Hogra. Alors commença un nouvel avènement. Un retour aux valeurs qui avaient, jadis, conduit le monde arabe à son apogée. Il en résulta, nous le savons, de part en part des méridiens qui le traversent, une contagion formidable— révoltes populaires en faveur de la Huria : la Liberté.

De quelles valeurs s'agit-il ? Celles de l'équité sociale, de l'avant-garde scientifique et culturelle ; pour l'instant ce spectre est en errance. Une soif de pouvoir pour le pouvoir a aspiré l'espérance d'un réel renouveau et d'une égalité des droits ; la corruption a repris du service.

Ce que Hassna Aalouach-Belkanichi raconte dans son récit n'est pas tant un changement politique qui vaut ce qu'il vaut — mais plutôt l'insolente quête contre l'injustice et l'obscurantisme : comment tout un peuple brise ses chaînes et se jette, corps et âme, dans un combat fou et impensable.

Loin de l'habituelle approche politique, elle s'est attelée à narrer la dimension humaine des hommes et femmes qui, par amour pour la liberté, ont sacrifié parfois leurs vies. L'inspiration lui est venue au gré de ses déplacements de reporter dans les pays arabes. Elle est née de rencontres et de faits réels ; tout est authentique, il n'en reste pas moins que les personnages sont fictifs. Elle a voulu rendre hommage à ces mères, pères, jeunes, qu'elle a croisés ici et là et qui, pour gagner le lendemain, se battent sans désespérer aujourd'hui.

L'histoire de Mohamed Bouazizi n'aurait pu être qu'un simple fait divers ; l'exaspération d'une jeunesse en ébullition en a fait un symbole ; tragique et beau dans la mémoire de son peuple. L'auteur nous permet de plonger dans la solidarité extraordinaire de la génération Internet, au cœur de sa fougue et de ses désirs. Ceux de milliers de jeunes Arabes asphyxiés par les interdictions et la répression.

Cette histoire recoupe la mienne, moi, cousin de Mohamed, confronté, tous les jours, à la Hogra. Il est vrai : lucides, nous ne désespérons pas de l'avenir. Depuis la révolution, nous avons une nette amélioration dans les institutions gouvernementales ; elles ont, toutes, été renouvelées ; la corruption, endémique, a pu, ici et là, régresser. L'autre amélioration tient à la pratique de notre religion ; d'ailleurs, depuis la révolution, la parole a été libérée. Cependant, pour les jeunes, la révolution n'a rien changé ni à Sidi Bouzid ni ailleurs en Tunisie, beaucoup s'en faudrait.

Nous l'avions lancée tout de même, nous, les jeunes de Sidi Bouzid ! Qu'en avons-nous récolté ? Le gouvernement nous a amadoués en donnant quelques bourses d'espoir et en proposant quelques postes dans des poulaillers. Les problèmes persistent. Au premier chef le chômage et, à sa suite, la Hogra :

le mépris. Tous les jeunes que je connais sont au chômage; certains ont des BAC+5, BAC+8; rien n'a pu éclairer leur attente.

Mohamed Bouazizi, que Dieu bénisse son âme, a été le martyr de la révolution. Il a eu le courage qui nous a manqué. Sans lui, jamais nous n'aurions eu la Liberté.

Bien des Tunisiens lui ressemblent. Notre rêve est le même: libérer notre pays.

Pour finir, je tiens à vous remercier, vous, lecteurs de ce livre; grâce à vous, je réinsufflerai, chez nos jeunes de Sidi Bouzid, l'espoir qui irrigue notre terre et notre sang.

Salem Bouazizi

Chapitre 1

La Hogra

C'était un matin comme les autres sur le marché de Sidi Bouzid ; les odeurs des épices se mêlaient à celles du pain chaud et de la viande fraîche. Les femmes, cachées sous leurs grands voiles multicolores, se pressaient pour rechercher les meilleurs produits. Dans un mouvement désordonné, propre à cette foule chaude des pays du Sud, les enfants se hâtaient pour assister au spectacle de marionnettes de l'oncle Jaloul.

Comme tous les matins depuis quatre ans, Mohamed, officiellement jeune chômeur, se rendait au marché pour se faire de l'argent. Muni de sa *carossa*, une solide charrette en bois, et de ses légumes du potager, il criait à qui voulait bien l'entendre : « De la menthe ! Venez, ce n'est pas cher ! Des tomates fraîches ! » Ces tomates, grosses comme le poing, que le père de Mohamed cultivait dans le jardin jadis... Ce dernier était décédé alors que l'enfant n'avait que trois ans. Quelque temps après, Touria s'était remariée avec le frère du défunt.

Mohamed avait donc grandi avec son oncle, sa mère, Touria, et sa sœur, Sana. Au pays du jasmin et de la fleur d'oranger, les jeunes étaient en souffrance.

Ils avaient, pour la plupart, poursuivi leurs études jusqu'à l'université, mais une fois diplômés, ils ne trouvaient pas de travail et allaient inonder les terrasses des cafés.

Pas Mohamed. Lui, il avait sacrifié ses études pour aider sa famille. Il avait dû quitter l'école très jeune. Prisonnier de son labeur, il passait ses journées à rêver d'ailleurs : il souhaitait quitter sa ville natale pour Sfax. Son port illuminé. Ses rues trépidantes. Il l'avait vue, des dizaines de fois à la télévision, la *Belle bleue*, comme on l'appelait ici. Le travail n'y manquait pas, et l'on disait même qu'on y gagnait si dignement sa vie, qu'en deux ans de travail il était possible de s'offrir une fourgonnette. Mohamed en rêvait. Ses bras n'en pouvaient plus de pousser sa carossa.

Mais ses désirs de jeune homme s'étaient heurtés à la dure réalité : les terres familiales, mises en hypothèque pour remédier à de graves problèmes financiers, finirent par leur échapper. La famille s'était retrouvée complètement dépourvue : plus de terres à cultiver, plus de récoltes pour nourrir les enfants. Mohamed, l'aîné, devait travailler. À dix-neuf ans, le cœur bien lourd, il remit ses rêves de voyage à plus tard. La douce mélodie que sa mère, Touria, lui fredonnait calmait ses doutes :

Bessbouss mon amour, tout ira bien
 Bessbouss mon ange tout ira bien
 Maman est là
 Personne ne te remplacera
 Bessbouss mon amour tout ira bien
 Bessbouss mon ange tout ira bien
 Maman est là
 Personne ne te remplacera

Dans les sombres jours de son existence, la tendresse que lui prodiguait Touria atténuait son désespoir. Elle avait commencé à lui chanter cette chanson à la naissance de Sana, car, comme tous les aînés, le petit Mohamed se sentait menacé par l'arrivée d'un nouveau bébé au sein de la famille et multipliait les caprices.